



Diversité d'aspect du mevungu

Cette différence entre les témoignages traduit, semble-t-il une différence d'extension de ces divers rites. Seul le rite mevungu était pratiqué par l'ensemble des groupes Bëti et aurait même été connu des Basa'a. Il est d'ailleurs présenté par la plupart des femmes comme le plus important de leurs rites et aussi le plus ancien. Sa place est bien marquée par les rapprochements qu'introduisent mes interlocutrices entre rite So des hommes et rite mevungu des femmes. Voyons en quoi il consistait en rappelant, ainsi que le fait prudemment l'une d'elles, que « chaque région avait ses habitudes assez différentes ».

Sur les treize femmes qui l'ont décrit, six ont expressément déclaré l'avoir vu de leurs yeux, trois pour y avoir participé, et trois, encore fillettes, pour y avoir simplement assisté. L'une d'elles, Francisca, avait pour mère une grande initiée et se rappelle parfaitement la partie secrète du rite, celle qu'elle était censée ne pas voir - sa mère lui avait fourré la tête entre ses genoux - mais que, petite fille curieuse et éveillé, elle avait réussi à la dérober... Une septième, Claire, est particulièrement bien renseignée sur le mevungu, bien que n'y ayant jamais participé : elle bénéficie en effet de l'expérience de son mari, catéchiste, qui demandant aux femmes désirant se convertir de lui décrire le rite par le menu.

Le rite mevungu était pratiqué à intervalles variables, très réguliers, par les femmes de tout un village, sous la conduite d'une femme-chef que l'on appelait généralement « la mère de notre mevungu » ou plus simplement « la mère du mevungu » ou parfois « la cheftaine du mevungu ».

Comment choisir une responsable de mevungu

Cette femme était nécessairement une femme âgée, n'ayant plus de relations sexuelles avec les hommes, « ne les employant plus » suivant l'expression de Claire. Parfois elle était veuve, mais parfois aussi elle avait encore son mari, puisque toute femme ménopausée cessait les relations conjugales. Le nombre de maternités n'intervenait pas et une femme stérile pouvait fort bien être responsable du rite. C'était la responsable en titre qui désignait avant sa mort - avec l'agrément des grandes initiées - celle qui lui succéderait. Une seule informatrice, Francisca, a indiqué que pour guider son choix la responsable recherchait une particularité physique, le développement des organes génitaux. Mais l'important - lié peut-être à cette particularité était de manifester un don de clairvoyance exceptionnel, dû à la possession d'une glande de magie, l'evu. Nous reviendrons plus loin sur la signification exacte de cet evu. Notons simplement que les femmes-chefs de mevungu, en tant que personnages éminents devaient l'avoir.

Les responsables de mevungu n'étaient pas liées entre elles en un collège de dignitaires. Chacune avait son territoire où elle était appelée par ses fidèles et elle ne réclamait jamais la présence d'une consœur. On peut se demander si la pratique du rite mevungu était vraiment ancienne, car il semble qu'on trouvait encore au milieu du XIXème siècle des pans entiers du pays Bëti sans responsable du rite. Rosalie, née vers 1890, nous raconte ainsi comment sa belle-mère était devenue chef de mevungu, non par transmission mais en allant acheter un paquet des charmes nécessaires loin de chez elle, à la limite du pays Bulu. Est-ce à dire que le rite ait pris naissance chez les Bulu, ou soit venu du Sud-ouest ? La question reste posée.

Le signe visible de responsabilité du mevungu était en effet un paquet jouant un rôle au moment de la cérémonie ; il contenait diverses feuilles « bien triées », des herbes aquifères ainsi que des fragments d'animaux à signification symbolique. Sans doute était-il renouvelé d'une cérémonie à une autre, mais sa composition elle demeurait immuable. Elle était tenue secrète et les jeunes filles ne la connaissaient pas.

La célébration du mevungu

Ces cérémonies de mevungu avaient lieu à la demande, lorsqu'une succession de malheurs s'était abattue sur quelqu'un, homme ou femme. Il est intéressant de noter en effet qu'un homme pouvait fort bien convoquer « convoquer » le mevungu chez lui. Cet organisateur est traité tantôt de « plaignant », tantôt de « fautif », car maladies et échec frappaient, pensait-on, pour deux raisons totalement différentes. Dans le premier cas, on était victime innocente de quelque malfaisant ; dans le deuxième, on subissait un châtement pour une faute, un vol par exemple, dont on était responsable. La célébration du rite avait donc valeur, soit de magie protectrice bénéfique, soit de purification. Dans les deux cas, cette « remise à neuf » solennelle ne pouvait avoir lieu qu'une fois dans une vie.

En dehors de ces grandes cérémonies de mevungu, il existait des séances privées de détection ou de neutralisation de malfaiteur, organisées uniquement à la demande de « plaignants pour vol ». Une femme raconte ainsi comment son mari fit appel à la femme-chef de mevungu pour qu'elle lui dise qui empêchait ses nasses d'attraper des poissons. Une autre interlocutrice indique comment la responsable du rite empêchait les méfaits de continuer : elle enferma magiquement le voleur « dans son ventre ». Ces consultations individuelles ne constituaient en fait qu'une version abrégée du rite ; aussi, pour saisir leur signification, est-il nécessaire de voir comment se déroulaient les grandes célébrations.

Celui ou celle qui s'était décidé à en organiser une parfois sur les conseils d'anciens s'adressait à la femme-chef de mevungu la plus proche d chez lui en priant de venir dans son village. Une date était fixée. Les responsabilités étaient alors partagées : la femme-chef se chargeait de convoquer les femmes déjà initiées, l'organisatrice prenait sur elle la partie matérielle ; elle préparait une grande quantité de nourriture et du vin de palme. Chaque participante apportait pourtant de son côté des mets qu'elle avait préparés, mais c'était l'organisatrice qui devait se donner le plus de mal.

Comment passer au rang d'initiée

Si l'organisatrice était la première à subir le rite, elle n'était pas la seule. On trouvait à côté d'elle d'autres femmes se faisant initier à titre non plus curatif mais préventif. La promotion, assez importante semble-t-il, était hétéroclite, rassemblant des adolescentes et des femmes mûres. Les premières étaient poussées par leur mère ou belle-mère déjà initiées, désirant les voir protégées. Elles subissaient docilement le rite sans l'avoir vraiment voulu, aussitôt qu'elles remplissaient les conditions nécessaires : être mariées et être suffisamment âgée, sinon la pratique du mariage précoce aurait risqué de faire entrer dans le mevungu des bébés... Rosalie pour sa part, a été initiée vers 11-12 ans. Les femmes adultes, elles, savaient bien pourquoi elles se faisaient initier. Parfois, elles subissaient la pression de leurs maris, ce qui éclaire tout un aspect du rite ; parfois elles désiraient montrer à tous qu'elles n'avaient rien à redouter des exigences du mevungu ; parfois enfin, elles étaient mues par ce sentiment que l'on dit féminin, la curiosité. Ainsi, au rythme des célébrations de mevungu dans un même village, toutes les femmes de l'endroit finissaient par y être initiées.

Lorsqu'on subissait pour la première fois le rite, on payait un droit d'entrée en bikies ou pointes de flèches. Mais le tarif n'était pas le même selon qu'on était organisatrice et concentrait sur soi la magie du rite, ou selon qu'on en déviait à son profit quelques retombées. Dans le premier cas, on payait à la cheftaine le tarif plein, 100 bikies ; d'après les interlocutrices, c'était une grosse somme : l'équivalent de la dot versée pour certaines d'entre elles ; dans le second, le tarif était bien moindre, entre le dixième et la moitié du premier. La vieille Rosalie apporte en passant une précision intéressante sur la signification de ce versement, qui nous éclaire sur les idées des Bëti concernant la santé et les remèdes : les femmes payaient, dit-elle, « pour que les remèdes soient efficaces ». Le but le plus apparent du mevungu restait en effet la guérison et constituait en même temps un engagement collectif. Enfin, après l'initiation, avait lieu la conclusion du rite, que l'on peut interpréter comme une exaltation et un renforcement de la féminité. Sous ce triple aspect, que je qualifierai prudemment de magico-religieux, le rite mevungu

concernait uniquement les femmes mariées. Mais il possédait un quatrième aspect le rendant accessible à tout le reste du village, celui d'une grande fête.

{mospagebreak title=Purification-guérison, engagement et fête entre femmes}

Purification-guérison, engagement et fête entre femmes

Il n'est pas facile de discerner dans quel ordre avaient lieu les diverses parties du rite, certaines interlocutrices n'en ayant traité qu'une seule sans se soucier de la relier aux autres et aucune ne les ayant décrites dans l'ordre. Il semble que le rite commençait à la tombée de la nuit par la séance de guérison qui avait lieu dans une maison, celle de l'organisatrice, semble-t-il où brûlait un feu. La femme-chef, muni de son paquet de mevungu, les grandes initiées et l'organisatrice s'y enfermaient ; enfants, hommes et non-initiées étaient exclus et l'organisatrice était invitée à expliquer ses malheurs devant toutes. Eventuellement elle exposait les méfaits qu'elle avait commis autrefois, des vols principalement. En effet les Beti, comme beaucoup d'Africains, pensent que « ce qu'on a fait de mal a une influence sur votre santé ». Pour guérir il faut d'abord avouer, et avouer en public. Est-ce à dire que celui qui fait le mal voit ce mal se loger ensuite en lui par un mystérieux effet de boomerang ? Peut-être, puisqu'en avouant on expulse le mal de soi. « Purifie ton ventre », disait-on à la malade pour l'encourager à parler. On la félicitait ensuite de son aveu mais celui-ci ne constituait que la première phase de cette purification. La femme-chef procédait au rite proprement dit en versant sur l'organisatrice une sorte de bouillie gluante faite d'herbes écrasées, en lavant avec. Claire et Rosalie précise que la patiente devait être nue, nudité qui est exigé d'ailleurs lors d'autres rites de sanation. Au cours de l'ablution la femme-chef prononçait des incantations approuvées par le chœur des initiées, destinées à attirer à nouveau la prospérité sur l'organisatrice. Dans certains cas, semble-t-il, la purification était complétée par une aspersion de sang de poulet ou de chèvre. Lorsque l'organisatrice ne pensait pas être responsable de ses malheurs, la cheftaine lui remettait un petit paquet personnel de mevungu de composition identique au sien, qui était soit enterré aussitôt au seuil de la porte, soit gardé par l'intéressée pour être caché ensuite dans ses plantations. Dans les deux cas, l'effet recherché était le même : une protection efficace contre les maléfices d'autrui.

C'est alors qu'avait lieu l'engagement, qui donnait au mevungu son aspect d'association féminine. C'est engagement était prononcé à la fois par l'organisatrice et par des candidats à qui on permettait de participer au rite seulement à ce moment là. Un point mal éclairci est celui d'une retraite préliminaire de ces candidates. Françoise, Claire et Rosalie affirment qu'elle n'en avait subi aucune. Philomène et Germaine assurent au contraire que cette retraite existait et Philomène la décrit en détails d'après sa propre expérience. Peut-être peut-on invoquer les différences régionales de pratique du mevungu pour concilier ces oppositions ?

We're having issues locating the IntenseDebate account for this blog. Please email our [support team](#) for assistance.

This document was created with Win2PDF available at <http://www.daneprairie.com>.
The unregistered version of Win2PDF is for evaluation or non-commercial use only.